

La maison perdue de Ménélas (δ 95-96) *

Odile Mortier-Waldschmidt
Université d'Amiens

Le point de départ de cette recherche est le problème d'interprétation que posent les mots ἀπόλεσα οἶκον prononcés par Ménélas au quatrième chant de l'*Odyssee*, v. 95 : de quel οἶκος s'agit-il ? et (question subsidiaire suspendue à la première) quel sens faut-il donner ici au verbe ἀπόλλυμι : 'perdre' ou 'détruire'¹ ?

Présentons d'abord le passage (v. 78-99).

Télémaque, accompagné du fils de Nestor, Pisistrate, est arrivé au palais de Ménélas. Ils sont reçus par celui-ci comme il se doit, selon la scène typique de l'hospitalité : bain et repas. Alors Télémaque dit en aparté à son compagnon l'admiration qu'il ressent devant le luxe de la demeure qui les accueille ; il se demande si la demeure de Zeus dans l'Olympe a plus d'éclat. Ménélas l'entend et prend la parole.

Voici le texte grec, suivi de la traduction de Philippe Jaccottet².

Τέκνα φίλ', ἦτοι Ζηνὶ βροτῶν οὐκ ἄν τις ἐρίζοι·
ἀθάνατοι γὰρ τοῦ γε δόμοι καὶ κτήματ' ἔασιν·
ἀνδρῶν δ' ἢ κέν τις μοι ἐρίσσειται ἠὲ καὶ οὐκὶ
κτήμασιν ; ἢ γὰρ πολλὰ παθῶν καὶ πόλλ' ἐπαληθεῖς
ἠγαγόμεν ἐν νηυσὶ καὶ ὀγδοάτῳ ἔτει ἦλθον,
Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθεῖς,
Αἰθιοπίας θ' ἰκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἑρεμβοὺς
καὶ Λιβύην, ἵνα τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσι.
τρὶς γὰρ τίκτει μῆλα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτόν.
ἔνθα μὲν οὔτε ἄναξ ἐπιδευῆς οὔτε τι ποιμῆν
τυροῦ καὶ κρειῶν, οὐδὲ γλυκεροῖο γάλακτος·
ἀλλ' αἰεὶ παρέχουσιν ἐπηετανὸν γάλα θῆσθαι·
εἶος ἐγὼ περὶ κείνα πολὺν βίοτον ξυναγείρων
ἠλώμην, τείος μοι ἀδελφεὸν ἄλλος ἔπεφνε
λάθρη, ἀνωιστί, δόλῳ οὐλομένης ἀλόχοιο·
ὣς οὔ τοι χαίρων τοῖσδε κτεάτεσσι ἀνάσσω.
καὶ πατέρων τάδε μέλλετ' ἀκουέμεν, οἳ τινες ὕμμιν
εἰσὶν· ἐπεὶ μάλα πολλὰ πάθον καὶ ἀπόλεσα οἶκον
εὐ μάλα ναιετάοντα, κεχανδότα πολλὰ καὶ ἐσθλά.
ὦν ὄφελον τριτάτην περ ἔχων ἐν δώμασι μοῖραν
ναίειν, οἳ δ' ἄνδρες σοοὶ ἔμμεναι, οἳ τότε ὄλοντο
Τροίην ἐν εὐρείῃ, ἐκάς Ἄργεος ἵπποβότοιο.

Nul mortel, mes enfants, ne peut le disputer à Zeus,
car ses palais et ses trésors ne passent point.

* Cet article doit beaucoup à Jean Lallot. Il m'a permis d'accéder aux trésors de la bibliothèque de l'École normale supérieure, il m'a éclairée de ses précieux conseils, et a relu le texte fini avec la plus grande attention. Qu'il en soit ici très vivement remercié.

¹ Ces questions se sont posées lors d'une séance de l'"atelier Homère" de l'École normale supérieure, qui a mis au programme de l'année 2009-2010 (et de l'année 2010-2011) l'étude du chant IV de l'*Odyssee*.

² Le texte grec des citations de l'*Odyssee* qui figurent dans cet article est celui de l'édition de P. von der Mühlh ; le texte de l'*Iliade* est celui de la C.U.F. Quant aux traductions, hormis celle-ci, elles sont de moi.

Des hommes, je ne sais s'il en est qui me le disputent
 en richesse : il fallut mainte souffrance et mainte errance
 pendant sept ans, pour ramener cela sur mes navires,
 croiser à Chypre, en Phénicie et en Égypte,
 toucher les Éthiopiens, les Sidoniens et les Érembes,
 et la Libye enfin, où les agneaux naissent cornus !
 Oui, les brebis là-bas sont portantes trois fois l'année :
 là-bas, jamais ni maître ni berger ne manquent
 de fromage, de viande ou de lait doux :
 car les mamelles des brebis ne peuvent point tarir...

Et cependant que moi, roulant ainsi, j'accumulais
 beaucoup de biens, quelqu'un m'assassinait mon frère
 par surprise, en secret, dans le piège de l'adultère !
 Aussi n'ai-je plus de joie à régner sur ces richesses...
 Vos pères vous l'auront appris, qui que vous puissiez être :
**j'ai longuement souffert et j'ai perdu une maison
 confortable, avec tout ce qu'elle contenait.**
 J'aimerais mieux n'avoir aujourd'hui que le tiers de tout
 cela, et que fussent vivants les guerriers qui périrent
 dans la plaine de Troie, loin d'Argos et de ses chevaux...

L'idée centrale est que toutes ces richesses ont été acquises au prix de tant de souffrances et d'errances, au prix de tant de morts, que ce ne peut être une joie d'en profiter maintenant. C'est au cours de l'évocation de ces épreuves que l'on trouve la formule ἀπόλεσα οἶκον, qui laisse perplexe : quelle maison Ménélas a-t-il donc perdue ? La sienne ? Mais non, puisqu'il y vit désormais, entouré des siens et jouissant de toutes ces richesses qui émerveillent ses hôtes. À moins de donner à ἀπόλεσα le sens de « j'ai perdu provisoirement la jouissance, pendant la durée de mon absence ». Ce sens est-il acceptable ?

Or les scholies suggèrent une autre interprétation : ἀμφίβολον πότερον τὸν ἑαυτοῦ ἢ τὸν τοῦ Πριάμου³. La maison de Priam ? Pourquoi pas ? Il suffit de donner à ἀπόλλυμι son autre sens : 'détruire'.

Il pourrait y avoir une troisième interprétation, qui attribuerait la maison à Agamemnon, le frère chéri, l'ἄδελφεόν que Ménélas a mentionné au vers 91 en évoquant son assassinat, assassinat qu'il a mis en relation explicitement avec l'acquisition de richesses que lui-même amassait au cours de ses errances (εἶος... τεῖος). Par fusion fraternelle, en quelque sorte, Ménélas considérerait qu'avec la mort d'Agamemnon, lui-même a perdu, en même temps que son frère (en même temps qu'il a perdu son frère mais aussi en même temps que son frère l'a perdue), la maison de son frère. Cette troisième interprétation ne semble pas devoir être retenue⁴. En effet, au moment où Ménélas prononce ces mots, la « maison » d'Agamemnon doit être, selon du moins la version d'Euripide (*Oreste*, v. 1660)⁵, aux mains de son fils Oreste, qui a pris normalement la succession de son père après s'être purifié du meurtre d'Égisthe. Cette maison n'est donc pas perdue ; elle est revenue à qui de droit, après les sept années du règne illégitime d'Égisthe.

Restent les deux premières hypothèses : la maison de Ménélas ou celle de Priam.

³ Scholies M et V *ad* δ 95, p. 184, 4 Dind.

⁴ Parmi les traductions que j'ai consultées (*une trentaine, dont la liste figure infra dans la bibliographie*), une seule a choisi cette option, non sans prendre quelque liberté avec la syntaxe : « *Maybe you heard from your fathers how much I bore in losing the house of my brother* » (McCrorie).

⁵ Homère, quant à lui, ne dit rien de la destinée d'Oreste après le meurtre d'Égisthe et de Clytemnestre.

Pour tenter d'apporter une réponse, il convient avant tout de préciser la signification exacte d'ἀπόλλυμι chez Homère.

I. Le sens d'(ἀπ)όλλυμι

όλλυμι et ἀπόλλυμι sont fréquents tous deux dans les poèmes homériques. Ils ont rigoureusement la même signification (avec toutefois une valeur d'achèvement plus marquée pour le composé) : à l'actif 'perdre', avec les deux sens du mot, qui sont les deux faces de la notion de 'perte' : 'subir la perte de' ou 'causer la perte de, détruire', et au moyen⁶ (avec le parfait ἀπόλωλα) : 'être perdu, périr'. On a en Σ 80-82 un écho de l'une à l'autre diathèse :

ἀλλὰ τί μοι τῶν ἥδος, ἐπεὶ φίλος ὄλεθ' ἑταῖρος,
Πάτροκλος [...] / ; τὸν ἀπόλεσα
mais quel plaisir y a-t-il là pour moi, puisque mon cher compagnon *a péri*,
Patrocle [...] ? / *je l'ai perdu*

Puisque nous avons affaire à une forme d'actif en δ 95, seules les formes d'actif nous retiendront ici, avec les deux sens évoqués, le sens passif et le sens causatif.

Parfois, les deux sens coexistent à quelques vers d'intervalle :

(*Télémaque évoque le double malheur qui frappe sa maison*)
... τὸ μὲν πατέρ' ἐσθλὸν ἀπόλεσα, ὅς ποτ' ἐν ὑμῖν
τοῖσδεσσιν βασίλευε, πατήρ δ' ὡς ἦπιος ἦεν·
νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μείζον, ὃ δὴ τάχα οἶκον ἅπαντα
πάγχυ διαρραΐσει, βίοντον δ' ἀπὸ πάμπαν ὀλέσσει (β 46-49)
d'abord, *j'ai perdu* mon noble père, qui autrefois
régnaît sur vous ici ; il était doux comme un père.
Et maintenant, voici encore un bien plus grand malheur, qui va bientôt mettre
complètement en pièces toute ma maison et *détruire* entièrement mes biens.

On le voit : entre les deux sens possibles de l'actif, seul le contexte de chaque occurrence permet de choisir. Voici deux formules à peu près identiques où le complément est le même, mais où le sujet, différent, impose l'un des deux sens :

Sujet : Ulysse
ἀτὰρ ἐρίηρας ἑταίρους
ὄλεσε καὶ νῆα γλαφυρὴν ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ (τ 273-274)
il *a perdu* ses fidèles compagnons et son navire creux dans la mer lie-de-vin

Sujet : les Lestrygons
οἱ νῆας τ' ὄλεσαν καὶ ἐυκνήμιδας ἑταίρους (ψ 319)
qui *causèrent la perte* de ses navires et de ses compagnons aux belles
[jambières.

On pourrait objecter que, dans le cas de τ 274, une ambiguïté existe : plutôt que « a subi la perte de » ses compagnons et de son bateau, ne faut-il pas comprendre qu'Ulysse a « causé leur perte » ? Je ne le pense pas. En effet, l'examen du contexte révèle que cette 'perte' a été voulue et infligée à Ulysse par Zeus et Hélios, en châtement du sacrilège commis sur les vaches du Soleil. Il en est de même dans les 4 occurrences (rassemblées dans l'ex. (11) ci-dessous, p. 7) de la formule « (Ulysse) ayant perdu tous ses compagnons » : le contexte indique qu'elles évoquent ce que subit le héros et non ce dont il est l'agent. Mais ce n'est pas

⁶ Ce verbe ne connaît pas de formes spécifiquement passives.

le cas, semble-t-il, en ω 426 et suiv. (ex. 6 *infra*), où celui qui parle est Eupithès, le père du prétendant Antinoos qu'Ulysse a tué :

ᾠ φίλοι, ἦ μέγα ἔργον ἀνήρ ὄδε μήσατ' Ἀχαιούς·
 τοὺς μὲν σὺν νήεσσιν ἄγων πολέας τε καὶ ἐσθλοὺς
 ὤλεσε μὲν νῆας γλαφυράς, ἀπὸ δ' ὤλεσε λαούς,
 τοὺς δ' ἐλθὼν ἔκτεινε Κεφαλλήνων ὄχ' ἀρίστους.
 ἀλλ' ἄγετε...

Mes amis, cet homme a ourdi d'odieux forfaits contre les Achéens :
 il a emmené sur ses nefes des braves en grand nombre,
 et il a *causé la perte* des nefes creuses et *fait périr* ses hommes.
 À son retour, il a tué les meilleurs des gens de Céphallénie.
 Mais allons !...

Et d'exhorter les autres à courir sus à Ulysse. Assurément, les paroles que ce père prononce en pleurant (δάκρυ χέων, v. 425) sont toutes de haine et d'appel à la vengeance. Il est donc légitime de donner le sens de : 'causer la perte de' à ce double (ἀπὸ) ὤλεσε, qui est du reste coordonné, notons-le, à ἔκτεινε : il s'agit bien de 'faire périr'.

Ces exemples montrent l'ambiguïté (sémantique) de notre verbe, qui apparaît clairement en δ 95. Ménélas a-t-il voulu dire : « J'ai subi la perte d'une maison », et il ne peut s'agir que de la sienne, ou bien : « J'ai causé la perte d'une maison », et la maison est celle de Priam ? Ici, rien dans le contexte ne permet de trancher.

L'ambiguïté est entretenue par l'expression εἶ ναιετάοντα qui sert d'épithète à οἶκον au vers suivant. Chantraine⁷ traduit par « bien bâti, où l'on se trouve bien ». La formule peut s'interpréter de plusieurs manières, que les traducteurs ont su exploiter pour les adapter à leur choix du possesseur de la maison ; ainsi Bérard traduisant « peuplé d'êtres si chers », ce qui ne peut renvoyer qu'à la maison de Ménélas.

Le contexte, en outre, pose d'autres questions : 1) que recouvre le τάδε du v. 94, c'est-à-dire sur quoi portent les récits des pères à leurs fils ? 2) que faire d'ἐπεὶ (v. 95) ? est-il causal ou temporel ? à quoi faut-il le rattacher ? 3) quel est l'antécédent de ὧν (v. 97) ?

On le voit, les choses ne sont pas claires et méritent d'être examinées de près.

II. Les traductions

Il peut être intéressant de consulter les traductions et commentaires de diverses éditions de l'*Odyssée* pour voir quel(s) parti(s) a (ont) été choisi(s) pour traduire ἀπώλεσα οἶκον.

On a vu que les scholies considèrent ce passage comme ambigu. Eustathe fait de même. Il expose successivement, sans prendre parti, les deux hypothèses, en interprétant différemment dans chaque cas le contexte proche⁸.

Par la suite, on constate que la très grande majorité des traducteurs privilégie l'option « j'ai perdu ma maison ». Les commentaires, lorsqu'il y en a, avancent deux raisons de comprendre ainsi le texte d'Homère. Celle qui est le plus souvent mise en avant attribue à la longue absence de Ménélas (dix-sept ans) la ruine de sa maison. La traduction de ἀπώλεσα est d'ailleurs, en ce cas, parfois édulcorée : « *I let it go to ruin* » (Merry), « *the great house (...)* left in desolation » (Fitzgerald), « *I have had to see this house decline* » (Shewring). D'autres commentateurs, moins nombreux, incriminent quant à eux Hélène et Pâris qui,

⁷ DELG, s.v. ναίω ; Chantraine qualifie de « remarquable » cette expression, où ναιετάω 'habiter' prend un sens intransitif.

⁸ ~~Voie~~ Eustathii commentarii ad Homeri Odysseam, 1.152.26.

comme on sait, ne sont pas partis de Sparte les mains vides (voir Γ 70, 91, 458...), et ont ainsi ruiné la maison du roi de Sparte.

Certains font allusion à l'hypothèse « maison de Priam », mais c'est pour la récuser. Citons en exemple un tenant de la première raison, puis un de la deuxième.

« ἀπόλεσα οἶκον : *The Schol. M.V. makes this an ambiguous phrase, “ἀμφίβολον πότερον τὸν ἑαυτοῦ ἢ τὸν τοῦ Πριάμου”*. *But there is no real doubt. He means he was obliged to leave his house to be wasted, when he went to Troy; and wasted it was completely, although he had more than replaced the loss on his return.* » (Merry et al.)

« Pâris et Hélène avaient emporté de Sparte d'immenses trésors (...). Voilà comment Ménélas peut dire que sa maison est restée vide des serviteurs et des objets de prix dont auparavant elle était remplie. C'est pour n'avoir pas fait attention à la suite des idées qu'on s'est imaginé que ἀπόλεσα οἶκον se rapportait à la destruction du palais de Priam. » (Pierron.)

Pourtant, certains s'interrogent. Pierron, en note aux vers 94-96, fait état des doutes et des propositions de plusieurs de ses prédécesseurs :

« Bekker rejette ces trois vers au bas de la page et l'on devine aisément pourquoi ; car l'interprétation de ce passage présente de réelles difficultés : on le voit par les nombreuses explications qui en ont été données par les commentateurs. Bergk et Hennings ont fait comme Bekker. Nauck regarde ἀπόλεσα comme altéré. Friedländer (*Analecta Hom.*, p. 460 sq) croit reconnaître une lacune après ἔπαθον, et voici comment il rétablit ce passage : “In his autem erroribus multas divitias congeSSI, ita ut nunc domum possideam qualem videtis, optime instructam et amplissime ornatam”. D'autres transportent le vers 93 après 96. »

Sans aller jusqu'à soupçonner le texte, tel commentateur, qui considère que Ménélas parle de sa maison, s'étonne cependant de ses propos : « *Wie kann er sagen, er habe sein (...) Haus verloren ?* » (Düntzer).

D'autres, enfin, optent pour la maison de Priam. Ils sont peu nombreux : Madame Dacier (1716) : « j'ai ruiné une ville », Eugène Bareste (1842) : « j'ai détruit une demeure », Leconte de Lisle (1868) : « j'ai détruit une ville »⁹. Madame Dacier commente son choix en ces termes : « Je ne sais pas pourquoi on a voulu trouver ici de l'ambiguïté, comme si l'on pouvait entendre ceci de la ville même de Ménélas, cela me paraît ridicule. Il parle manifestement de la ville de Troie, dont la prise avait retenti dans tout l'univers ».

Ces propos n'ont apparemment pas convaincu les interprètes plus récents qui, quasi unanimement, et nonobstant les difficultés qu'elle soulève, adoptent l'option « maison de Ménélas ».

Voilà l'état de la question.

J'ai eu la curiosité de rouvrir le dossier et de tenter de trouver des arguments objectifs en faveur de l'une ou l'autre interprétation. J'ai, pour cela, examiné les conditions d'emploi, et en particulier la nature des compléments d'ἀπόλλυμι dans toutes ses occurrences

⁹ Sur l'ensemble des traductions et commentaires que j'ai consultés (on en trouvera la liste en annexe), seuls ces trois auteurs ont choisi la maison de Priam.

homériques¹⁰, en les regroupant selon le sens, dans l'espoir d'y découvrir un critère de choix pour δ 95.

III. Relevé des occurrences d'ἀπόλλυμι chez Homère

1. 'causer la perte de'

1.1. avec pour complément un nom de personne (individuel ou collectif) : 'tuer'

(1) A 267-268

κάριστοι μὲν ἔσαν καὶ καρτίστοις ἐμάχοντο,
Φηρσὶν ὄρεσκόοισι, καὶ ἐκπάγλως ἀπόλεσαν
ils étaient les plus forts et ils luttèrent contre les plus forts,
les Monstres de la montagne, et ils firent un massacre effrayant

(2) E 757-758

Ζεῦ πάτερ, οὐ νεμεσίζη Ἄρη τάδε καρτερὰ ἔργα,
ὄσάτιόν τε καὶ οἶον ἀπόλεσε λαὸν Ἀχαιῶν
Zeus Père ! n'es-tu pas indigné contre Arès de cette violence ?
Vois combien d'hommes, et de quelle valeur, il a fait périr dans l'armée
[achéenne !

(3) Ω 260

Τοὺς μὲν ἀπόλεσ' Ἄρης
Ceux-là, Arès les a tués

(4) Ω 609

ἀπὸ πάντας ὄλεσαν
ils les tuèrent tous

(5) ι 265-266

τόσσην γὰρ διέπερσε πόλιν καὶ ἀπόλεσε λαοὺς
πολλοὺς
si grande était la ville qu'il (*Agamemnon*) a saccagée, et si nombreux
les gens qu'il a fait périr !

(6) ω 428

ὄλεσε μὲν νῆας γλαφυράς, ἀπὸ δ' ὄλεσε λαοὺς
il (*Ulysse*) a causé la perte de ses nefes creuses et fait périr ses hommes¹¹

1.2. avec pour complément un nom de chose : 'détruire'

(7) E 648

κεῖνος ἀπόλεσεν Ἴλιον ἱεήν
Héraclès a détruit la sainte Troie

(8) β 48-49

νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μείζον, ὃ δὴ τάχα οἶκον ἅπαντα
πάγχυ διαρραΐσει, βίον δ' ἀπὸ πάμπαν ὀλέσει
maintenant voici encore un bien plus grand malheur, qui va bientôt mettre
complètement en pièces toute ma maison et détruire entièrement mes biens

¹⁰ Sauf, évidemment, le cas problématique de δ 95, qui fait l'objet de cette étude. Précisons par ailleurs qu'il ne sera question que du composé (y compris les cas de tmèse), puisque c'est la forme composée qui figure en δ 95. Il reste 29 occurrences (dont 12 tmèses et 4 cas de préposition postposée), réduites à 18 si l'on ne compte pas les répétitions de formules identiques.

¹¹ Voir *supra*, p. 4, le commentaire de ce vers et la justification de la traduction.

2. 'subir la perte de'

2.1. avec pour complément un nom de personne : 'perdre par la mort'

(9) Σ 80-82

ἀλλὰ τί μοι τῶν ἡδῶς, ἐπεὶ φίλος ὄλεθ' ἑταῖρος,
Πάτροκλος (...) · / τὸν ἀπώλεσα
mais quel plaisir y a-t-il là pour moi, puisque mon cher compagnon est mort,
Patrocle (...) ? je l'ai perdu

(10) β 46

πατέρ' ἐσθλὸν ἀπώλεσα
j'ai perdu mon noble père (*c'est Télémaque qui parle*)

(11) β 174 = ι 534 = λ 114 = μ 141 (*toujours en fin de vers*)

ὀλέσαντ' (οὐ ὀλέσας) ἄπο πάντας ἑταίρους
après avoir perdu tous ses compagnons

(12) δ 724 = 814

πόσιν ἐσθλὸν ἀπώλεσα θυμολέοντα
j'ai perdu mon noble époux au cœur de lion (*c'est Pénélope qui parle*)

2.2. avec pour complément un nom de chose : 'perdre, ne plus avoir'

(13) Θ 90 = 270 = Κ 452 = Λ 433 = Μ 250 = 350 = Π 861 = Σ 92 (*toujours en fin de vers*)

ἀπὸ θυμὸν ὄλεσεν (οὐ -σση, -σσης, -σσεις, -σσαι)
il a / tu as perdu / tu perdras la vie

(14) Σ 460-461

ὃ γὰρ ἦν οἱ ἀπώλεσε πιστὸς ἑταῖρος
Τρωσὶ δαμείς
cet armement qui était à lui (Achille), son fidèle compagnon l'a perdu¹²
quand il a été dompté par les Troyens (*Thétis à Héphaïstos*)

(15) Ψ 280

τοίου γὰρ κλέος ἐσθλὸν ἀπώλεσαν ἠνιόχοιο
ils (*les chevaux d'Achille*) ont perdu la noble gloire d'un tel cocher

(16) Ω 44

ὥς Ἀχιλεὺς ἔλεον μὲν ἀπώλεσεν, οὐδέ οἱ αἰδώς
de même Achille a perdu le sens de la pitié et n'a plus de respect

(17) α 354-355

οὐ γὰρ Ὀδυσσεὺς οἶος ἀπώλεσε νόστιμον ἡμᾶρ
ἐν Τροίῃ· πολλοὶ δὲ καὶ ἄλλοι φῶτες ὄλοντο
car Ulysse n'est pas le seul qui ait perdu la journée du retour
en Troade : bien d'autres héros y sont morts aussi

(18) τ 81-82

τῷ νῦν μὴ ποτε καὶ σύ, γύναι, ἀπὸ πᾶσαν ὀλέσσης
ἀγλαίην, τῇ νῦν γε μετὰ δμῶησι κέκασσαι
de ce fait, maintenant, femme, crains de perdre un jour, toi aussi, tout ton
éclat, qui te fait aujourd'hui la première des servantes (*Ulysse à Mélantho*)

¹² Ce vers a posé dès l'Antiquité des problèmes d'interprétation, longuement exposés et discutés par Apollonius Dyscole, *Synt.* I, § 152-153. On peut se reporter à l'édition de J. Lallot, *Apollonius Dyscole. De la construction*, 2 vol., Paris, Vrin, 1997 (texte et traduction du commentaire de ce vers : vol. I, p. 145 ; notes : vol. II, p. 77 et suiv.).

IV. Analyse

Tous ces emplois révèlent une remarquable unité sémantique : ils sont presque toujours en relation avec la mort, précisément dans 16 emplois sur 18.

Le lien avec la mort va de soi dans tous les emplois des § 1.1 et 2.1 ci-dessus, où le verbe signifie respectivement ‘tuer’ et ‘perdre par la mort’ (exemples (1) à (6) et (9) à (12)).

Il en va de même en 2.2, dans l'exemple (13), qui rassemble les 8 occurrences de la formule ἀπὸ θυμὸν ὄλεσ(σεν) : « il a perdu la vie », ainsi que dans les exemples (14) et (15) : dans le premier, c'est parce que Patrocle est mort que les Troyens ont pu le dépouiller des armes d'Achille ; le deuxième évoque encore la mort de Patrocle, cocher des chevaux d'Achille.

On pourrait toutefois objecter que le sens de ‘perdre par la mort’ n'est pas assuré dans les exemples (9) et (11) : Télémaque et Pénélope déclarent qu'ils ont ‘perdu’ Ulysse, mais on sait qu'au fond de leur cœur ils ne cessent d'espérer qu'il n'est pas mort et qu'il va revenir. Il faudrait donc interpréter ἀπόλεσα autrement : le mot signifierait « j'ai perdu provisoirement mon père / mon époux, je suis privé(e) actuellement de sa présence (mais j'espère bien que cette situation prendra fin et qu'il va revenir prochainement) ». Ce serait exactement le sens qu'on doit donner au verbe en δ 95 si on veut comprendre que Ménélas parle de sa maison, dont il a été privé pendant son absence de dix-huit ans mais qu'il a ensuite retrouvée. Il est donc important pour notre propos d'examiner soigneusement la question posée par les exemples (9) et (11), en sondant le texte de l'*Odyssée* pour savoir ce que veulent dire vraiment Télémaque et Pénélope quand ils disent qu'ils ont « perdu » leur père ou mari.

Il apparaît bien vite que Télémaque, à plusieurs reprises, évoquant le sort de son père, affirme qu'il est mort en utilisant des termes dépourvus de toute ambiguïté. Ainsi, au chant I, il confie à son hôte (Athéna) sa colère contre les prétendants qui dévalisent un héros « dont les os blanchissent [...] sur quelque rivage ou au fond de la mer » ; il poursuit avec ces mots :

νῦν δ' ὁ μὲν ὡς ἀπόλωλε κακὸν μῦθον· οὐδέ τις ἦμιν
θαλπωρή, εἴ περ τις ἐπιχθονίων ἀνθρώπων
φῆσιν ἐλεύσεσθαι· τοῦ δ' ὄλετο νόστιμον ἦμαρ (α 166-168)
Mais il est mort de male mort ; il n'y a plus d'espoir en nous,
même si quelque habitant de la terre
nous annonce son retour : il ne reviendra plus.

Ailleurs, on trouve encore dans la bouche de Télémaque parlant d'Ulysse : ὄλωλε (γ 89), (λυγρὸν) ὄλεθρον (γ 88, γ 93 = δ 322), ou θάνατον (θάνατον καὶ κῆρα μέλαιναν, γ 242), θανεῖν (θανόντι, α 236, ἐπεὶ θάνε διὸς Ὀδυσσεύς, α 396).

En revanche, jamais Télémaque ne parle de son père comme d'un vivant, sinon sous forme interrogative (β 132 : ζῶει ὃ γ' ἢ τέθνηκε ;), hypothétique (β 351 : εἴ ποθεν ἔλθοι ; voir aussi α 115, β 218, où Télémaque ne fait que reprendre les propos que lui a dictés Athéna en α 287 : εἰ μὲν κεν πατρὸς βίοντον καὶ νόστον ἀκούσω, π 149), ou enfin sous la forme d'un souhait (ο 180-181).

Quant à Pénélope, elle aussi affirme à plusieurs reprises la mort d'Ulysse en des termes très clairs (β 96, τ 257-258, τ 312, υ 81, ψ 68), et n'évoque son époux vivant que sous forme d'interrogation (δ 833-834), d'hypothèse (ρ 539, σ 254 = τ 128) ou de souhait (ρ 162 = τ 309, où le souhait est immédiatement suivi d'une ferme dénégation : ἀλλὰ μοι ὦδ' ἀνὰ θυμὸν οἶεται, ὡς ἔσεται περ / οὔτ' Ὀδυσσεὺς ἐτι οἶκον ἐλεύσεται...).

Ainsi, il semble bien que l'on puisse sans hésiter conserver à ἀπόλεσα son sens de ‘perdre par la mort’, quand il est prononcé par Télémaque et par Pénélope à propos de leur père et mari.

On peut donc affirmer que, dans tous les exemples (1) à (6) et (9) à (15), ἀπόλλυμι signifie ‘perdre par la mort’.

Voyons pour les autres.

C'est bien la mort qu'évoque l'exemple (7). En effet, les mots de Sarpédon, κείνος ἀπόλεσεν Ἴλιον ἰοήν, ne font que reprendre en le résumant le vers 642, où Tiépolème rappelait la première expédition contre Troie et le sac de la ville par Héraclès :

Ἴλιου δ' ἐξαλάπαξε πόλιν, χήρωσε δ' ἀγυιάς
Il a pillé la cité d'Ilion et dépeuplé ses rues.

Il est clair qu'au vers 648, ἀπόλεσεν recouvre les deux verbes de 642 : la destruction de la ville et le massacre de ses habitants.

En (17), le complément de ἀπόλεσε est νόστιμον ἡμαρ ; l'expression est fréquente, tant avec le verbe simple qu'avec le composé, et elle n'est pas loin d'équivaloir à 'mourir', comme le prouve, dans ce même exemple, le καὶ adverbial de καὶ ἄλλοι ... ὄλοντο au vers suivant : « d'autres aussi sont morts ». Plusieurs passages présentent explicitement la même équivalence 'perdre le retour = perdre la vie', en accompagnant du verbe 'mourir' la mention du retour perdu : καὶ νῦν κε δὴ πάντας τ' ὄλεσαν καὶ ἔθηκαν ἀνόστους / εἰ (ω 528, cf aussi τ 85, ψ 68...).

Peut-on également expliquer par la mort l'emploi d'ἀπόλλυμι dans l'exemple (18) ? Ulysse, exaspéré par l'attitude insultante de Mélantho à son égard, la met en garde contre le sort qu'elle pourrait bien connaître si Pénélope décidait de sévir contre elle ou si d'aventure Ulysse revenait : elle perdrait alors assurément cet éclat qui lui donne le premier rang parmi les servantes. On est tenté de voir dans ces mots l'annonce menaçante mais dissimulée du sort qui attend bel et bien Mélantho, c'est-à-dire la mort, puisque sur l'ordre d'Ulysse elle sera pendue avec les autres servantes infidèles (χ 465-477). De plus, n'est-ce pas de la mort que Pénélope menace Mélantho quelques vers plus loin (τ 91-92), lorsqu'elle l'invective ?

Πάντως, θαρσαλέη, κύον ἀδεές, οὐ τί με λήθεις
ἔρδουσα μέγα ἔργον, ὃ σὴ κεφαλῇ ἀναμάξεις
Effrontée ! Chienne impudente ! Je n'ignore rien
de tes forfaits, qui te coûteront la tête¹³ !

Mais on trouve ailleurs le même complément ἀγλαίην avec le verbe ὄλλυμι (qui a là son autre sens : 'détruire'), dans un contexte où la mort est manifestement absente. Il s'agit de Pénélope disant à l'intendante Eurynomé, qui lui conseille de se farder, pourquoi elle ne le fera pas (σ 181) :

ἀγλαίην γὰρ ἐμοί γε θεοί, τοὶ Ὀλυμπον ἔχουσιν,
ὄλεσαν, ἐξ οὗ κείνος ἔβη κοίλῃσ' ἐνὶ νηυσίν.
car mon éclat, les dieux qui occupent l'Olympe
me l'ont détruit, du jour où ce héros a embarqué dans les nefs creuses.

C'est la même idée que répète Pénélope devant Eurymaque en σ 252 = τ 125 :

Εὐρύμαχ', ἦτοι ἐμὴν ἀρετὴν εἰδὸς τε δέμας τε
ὄλεσαν ἀθάνατοι, ὅτε Ἴλιον εἰσανέβαινον
Ἄργεῖοι, μετὰ τοῖσι δ' ἐμὸς πόσις ἦεν Ὀδυσσεύς.
Eurymaque, en vérité, ma valeur, ma beauté, ma stature,
les immortels les ont anéanties, le jour où les Argiens ont embarqué
pour Ilios et où avec eux partait mon époux, Ulysse.

¹³ Dans l'édition de l'*Odyssée* du Livre de poche de 1996 (introduction de P. Demont, notices, notes et index de M.-P. Noël), une note à ce vers explique le sens de ὃ σὴ κεφαλῇ ἀναμάξεις : « Plus exactement : "tu essuieras ton méfait sur ta tête", allusion à un rituel apotropaïque, dans lequel on transfère la faute sur la victime sacrifiée en essuyant le sang sur sa tête. » Pénélope fait donc bien allusion, ici, à la mort de Mélantho.

Ces exemples doivent-ils nous dissuader de donner à ἀπόλλυμι le sens de ‘détruire par la mort’ en (18) ? Il faut ici observer que dans les deux occurrences qui viennent d’être citées, où l’idée de mort n’apparaît pas, on a affaire au verbe simple ὄλλυμι et non au composé. Or on sait que le composé renforce l’idée d’achèvement, ce que le *LSJ*, dans le cas d’ἀπόλλυμι, souligne avec cette formule : « *stronger form of ὄλλυμι* » (*s.v.*). On est donc tenté de voir dans les paroles d’Ulysse une allusion à la mort prochaine de Mélantho, c’est-à-dire une menace de mort, mais que l’auditoire ne comprend pas comme telle étant donné que le verbe peut parfois n’avoir pas de rapport avec la mort, comme le prouvent nos exemples (8) et (16), que nous allons examiner maintenant.

Le verbe ἀπόλλυμι y est utilisé indépendamment de l’idée de la mort, de façon indiscutable.

L’exemple (8) est le seul de tout notre corpus où le sujet de ἀπόλλυμι ne soit pas une personne, mais “le malheur”. Télémaque expose à l’assemblée d’Ithaque le double malheur qui le frappe. Le premier est qu’il a perdu son père (v. 46). Le deuxième va lui faire perdre sa maison et ses biens (v. 49) ; il s’agit évidemment des prétendants qui sont en train de dévorer son patrimoine. Il n’est pas question ici de la mort de quiconque, mais seulement de la perte d’un bien.

L’exemple (16) est singulier lui aussi, en raison de son complément : ἔλεον. « Achille a perdu (le sens de) la pitié ». C’est Apollon qui parle aux dieux assemblés, condamnant fermement l’attitude outrageante d’Achille à l’égard du corps d’Hector. Aucune idée de mort, ici non plus, dans cette disparition du sentiment de pitié.

Cependant, si dans ces deux exemples le lien avec la mort est absent, il est un trait spécifique qui les rattache aux autres, un trait commun à l’emploi d’ἀπόλλυμι dans la totalité de ses occurrences : c’est celui de ‘perte *définitive*’, comme dans le cas de la mort. Perdre quelqu’un ou quelque chose, avec ce verbe, c’est le perdre à *jamais*. On peut dire, en d’autres termes, que les emplois d’ἀπόλλυμι qui ne sont pas explicitement en relation avec la mort le sont métaphoriquement.

Cette valeur est évidente dans tous les exemples qui contiennent une référence à la mort, mais il est facile de constater qu’elle ne l’est pas moins dans les deux exemples qui en sont dépourvus. En (8), on voit mal comment Télémaque pourrait considérer comme provisoire la perte de ses biens, une fois que les prétendants auront tout dévoré et qu’il ne restera plus rien. En (16), en revanche, on pourrait objecter que si Achille a perdu toute pitié, c’est parce que sa douleur est extrême, mais qu’il prouvera bientôt, dans la scène avec Priam, qu’il sait revenir à des sentiments plus humains et manifester de la pitié. Certes, mais dans la bouche d’Apollon, la condamnation d’Achille sonne ici comme définitive. Les termes utilisés par le dieu évoquent le retour à la sauvagerie (λέων δ’ ὡς ἄγρια οἶδεν, v. 41) : la comparaison avec le lion contribue à donner à cette métamorphose l’aspect d’une seconde nature définitivement endossée. On peut donc affirmer que, pour Apollon, la pitié ‘est morte’ dans le cœur d’Achille : dans ce passage très rhétorique, le « portrait » d’Achille fait place tout naturellement à l’hyperbole.

Une rapide revue des occurrences du même verbe dans ses emplois intransitifs (beaucoup plus nombreuses que les occurrences transitives) confirme ce lien intrinsèque d’ἀπόλλυμι avec la mort : il est toujours question de mort d’hommes (ou d’une descendance interrompue par la mort), ou, comme à l’actif, de la “mort” de navires ou de la “mort” du retour ou du jour du retour, sauf dans 5 cas, où on trouve les agents suivants : ὕπνος (K 186-187), νόος καὶ αἰδώς (O 129 ; trad. Mazon : « raison, vergogne sont donc mortes chez

toi ? »), ἔρις καὶ χόλος (Σ 107), καρπός (η 117), ὕδωρ (λ 586). Ce sont autant d'emplois métaphoriques, avec toujours le sens de 'disparaître définitivement'¹⁴.

V. Retour à δ 95

Il est temps d'appliquer les conclusions de cette étude à l'occurrence problématique de δ 95.

Si, comme nous pensons l'avoir établi, le verbe ἀπόλλυμι implique toujours l'idée d'une disparition définitive, alors la maison que Ménélas dit avoir perdue ne peut être la sienne, puisqu'il y coule présentement des jours heureux. Il ne peut s'agir que de la maison de Priam, que Ménélas a en effet détruite à tout jamais.

À l'appui de cette interprétation, il se pourrait que le texte d'Homère nous fournisse un indice aux vers β 48-49 (ex. 8), déjà commentés p. 10.

νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μείζον, ὃ δὴ τάχα οἶκον ἅπαντα
πάγχυ διαρραΐσει, βίοντον δ' ἀπὸ πάμπαν ὀλέσσει
maintenant voici encore un bien plus grand malheur, qui va bientôt mettre
complètement en pièces toute ma maison et détruire entièrement mes biens

Dans ces vers se trouvent rapprochés les termes οἶκον et ἀπὸ ... ὀλέσσει. Certes, ici, le premier n'est pas le complément du second. Mais on est tenté de voir dans οἶκον ... διαρραΐσει et βίοντον δ' ἀπὸ ... ὀλέσσει une sorte d'hendiadyn stylistique, « mise en pièces de la maison » et « réduction à rien des biens » ayant un seul et unique référent, la destruction définitive du patrimoine de Télémaque. Si l'on accepte cette lecture, on pourra voir dans β 48-49 un parallèle presque parfait à δ 95 et invoquer ce parallélisme pour fonder le sens de « détruire le patrimoine d'autrui » dans le deuxième passage.

Deux objections pourraient cependant se présenter à l'encontre de notre interprétation, portant respectivement sur le sujet du verbe et sur son objet.

Commençons par le sujet : est-il normal que Ménélas s'attribue la ruine de la maison de Priam, alors que le chef de l'expédition était son frère Agamemnon, et que le sac de Troie a été l'œuvre de toute l'armée achéenne ? Il ne faut pas perdre de vue que Ménélas est le seul responsable de la guerre de Troie : c'est lui l'époux lésé par Pâris, c'est lui qui, en vertu du serment prêté par tous les anciens prétendants d'Hélène, sollicite leur concours pour reprendre possession de sa femme, et c'est donc lui qui est à l'origine de la guerre de Troie. En ce sens, on peut comprendre que, avec la première personne ἀπόλεσα, Ménélas revendique sa responsabilité dans la destruction de la maison royale de Troie. D'ailleurs, un peu plus loin dans ce chant IV (v. 151-153), il s'attribue de même, très clairement, la responsabilité des maux endurés par Ulysse :

καὶ νῦν ἦτοι ἐγὼ μεμνημένος ἀμφ' Ὀδυσῆι
μυθεόμην, ὅσα κείνος οἰζύσας ἐμόγησεν
ἀμφ' ἐμοί
et justement, à l'instant, me souvenant d'Ulysse,
je disais toutes les peines et toutes les souffrances que ce héros a endurées
pour moi

¹⁴ Il faut dire un mot du suffixe itératif - σκε/ο- qui flanque l'aoriste d'ἀπόλλυμι en λ 586 (τοσσάχ' ὕδωρ ἀπολέσκει ἀναβροχέν), dont la valeur d'itération est renforcée par la présence de l'adverbe τοσσάκι, corrélatif de l'ὀσσάκι du vers précédent. Voilà un suffixe et un contexte inattendus pour un tel verbe : un procès définitif ne saurait se répéter. C'est qu'il s'agit de la description du supplice de Tantale, au cours de laquelle s'accumulent les occurrences du même suffixe itératif marquant la répétition inexorable du sort infligé au malheureux, c'est-à-dire son impuissance toujours réitérée à s'emparer de ces fruits qui calmeraient sa faim, de cette eau qui apaiserait sa soif, mais qui 'se perd' de manière répétée à chaque tentative de Tantale.

Il y insiste encore au vers 170 :

... ὃς εἵνεκ' ἐμείο πολέας ἐμόγησεν ἀέθλους
... qui a, à cause de moi, supporté bien des combats

Considérons maintenant l'objet : est-il usuel chez Homère de parler de l'οἶκος de Priam ? Non. On rencontre régulièrement, avec le génitif Πριάμοιο (-μου) les termes de πόλις (10 fois), ἄστρῳ μέγα (10 fois) (et, quand il s'agit de sa demeure : δῶμα, δώματα, μέλαθρον...) Mais d'οἶκος il n'est jamais question. Faut-il en inférer que ce terme est impossible s'agissant de Priam ? Assurément non. Rappelons-nous que, dans ces vers, il s'agit pour Ménélas d'expliquer à Télémaque la source de sa richesse et non de rappeler un fait de guerre. Ménélas, ici, évoque non pas le roi de la ville de Troie vaincu par une armée ennemie, mais le chef d'un οἶκος richissime dont on peut penser qu'il ne s'est pas fait faute de le piller au moment du sac de la ville ; de ces trésors de Troie, il a chargé ses vaisseaux à son départ, et il les a augmentés encore de ceux qu'il a amassés pendant le long voyage de retour. Tous ces biens accumulés, ajoutés à ceux qu'il possédait avant de partir¹⁵, expliquent l'immense richesse qui éblouit ses hôtes.

Ainsi écartées les objections possibles, il reste à relire les vers 78-99 à la lumière de cette interprétation, pour vérifier sa plausibilité. L'articulation logique du discours de Ménélas nous semble être la suivante.

Le thème central de tout le passage est la richesse de Ménélas, ou, plus précisément, les conditions dans lesquelles ont été réunies les richesses qu'admire Télémaque. Notons, au vers 81, le rejet expressif de κτήμασι, suivi immédiatement de γάρ : le roi de Sparte veut expliquer l'origine de ses possessions. Il le fait en évoquant les souffrances et les errances grâce auxquelles il les a rapportées chez lui (ἦ γὰρ πολλὰ παθὼν καὶ πολλ' ἐπαληθεῖς / ἠγαγόμην ἐν νηυσὶ..., v. 81-82, le complément de ἠγαγόμην étant à tirer de κτήμασι). Là-dessus, il se livre à une petite digression sur les errances et les lieux visités, avec une mention particulière pour la Libye aux fabuleuses brebis (v. 83-89). Puis il poursuit : pendant que j'amassais de grandes richesses lors de ces errances, on m'a tué mon frère (malheur qui s'ajoute aux souffrances de la guerre et du voyage).

Conclusion : ὡς οὐ τοι χαίρων τοῖσδε κτεάτεσσι ἀνάσσω « dans ces conditions, voyez-vous, c'est sans joie que je règne sur les richesses que vous avez sous les yeux ».

Ménélas va maintenant expliciter davantage les raisons de ce οὐ τοι χαίρων... ἀνάσσω, en les introduisant par la conjonction ἐπεὶ à valeur causale. Mais avant d'énumérer ces raisons, il fait une parenthèse¹⁶ (καὶ πατέρων τάδε μέλλετ' ἀκούμεν, οἳ τινες ὕμιν / εἰσίν·) : les faits que je vais rappeler maintenant (τάδε annonce ce qui suit, selon l'emploi usuel de ce démonstratif), assurément vos pères, vétérans de la guerre de Troie, vous les ont déjà racontés. Il évoque alors les souffrances de l'expédition (μάλα πολλὰ πάθον) ; la prise et le sac de Troie, avec la ruine de l'opulente maison de Priam (ἀπόλεσα οἶκον / εὖ μάλα ναιετάοντα, κεχανδότα πολλὰ καὶ ἐσθλά) ; la mort de tant de héros tombés à Troie.

Au vers 97, Ménélas revient à son propos premier, à savoir sa richesse, au moyen du pronom relatif de liaison ὧν dont l'antécédent est le τοῖσδε κτεάτεσσι du vers 93 : j'aimerais mieux, conclut-il, ne disposer que du tiers de ces biens pourvu que cette guerre, qui m'a enrichi mais qui a coûté tant de morts et de souffrances, n'ait pas eu lieu.

Il enchaîne ensuite sur le regret qu'il a de tous ces héros disparus, et en particulier d'Ulysse, qu'il évoque nommément.

¹⁵ La tradition justifie que Ménélas l'ait emporté sur tous les prétendants d'Hélène par son incomparable richesse.

¹⁶ Von der Mühl place entre tirets la phrase qui sépare ἀνάσσω de ἐπεὶ, matérialisant ainsi sa nature de parenthèse.

La mention de la destruction de la maison de Priam s'insère parfaitement, nous semble-t-il, dans ce développement dont la tonalité générale est le regret des actions du passé.

Revenons brièvement, pour finir, aux arguments des partisans de la maison de Ménélas évoqués *supra*, p. 4-5. On nous dit que la trop longue absence de Ménélas a entraîné la ruine de sa maison. Mais comment se fait-il qu'au bout de vingt ans, la maison d'Ulysse soit encore assez florissante pour que les prétendants y mènent grand train depuis des années ? Seule leur présence et leur impudente voracité mettent en péril le patrimoine de Télémaque ; or il n'y a pas eu, chez Ménélas, de tels prédateurs. L'autre argument, qui attribue la ruine de la maison de Ménélas au vol commis par Pâris et Hélène, n'est guère convaincant : il n'est pas vraisemblable que ces derniers aient vidé le palais de Ménélas en emportant avec eux la totalité des immenses trésors qu'il contenait.

Pour toutes ces raisons, je propose hardiment, en dépit de la quasi-unanimité des traducteurs contemporains, de comprendre ἀπόλεσα οἶκον en attribuant l'οἶκος à Priam et en donnant par conséquent au verbe le sens de 'causer la perte de, détruire, ruiner définitivement'.

Voici une traduction possible des vers 93-99 :

« Aussi est-ce sans joie que je règne sur les biens que vous voyez ; - ce que je vais vous dire, vous avez dû l'entendre de vos pères, quels qu'ils puissent être : c'est que j'ai connu trop de souffrances, et que j'ai causé la perte d'une maison en pleine prospérité et regorgeant de richesses. Ah ! Comme j'aurais préféré rester chez moi avec le tiers de ces biens, et que fussent encore en vie les hommes qui ont naguère péri dans la vaste Troade, loin d'Argos nourricière de chevaux ! »

Odile Mortier-Waldschmidt
Université d'Amiens
25, rue au Maire F-75003 PARIS

Bibliographie

On trouvera ici :

- 1) la liste des éditions, traductions et commentaires de *l'Odyssee* que j'ai consultés (dans l'ordre chronologique de la date de la première édition)
- 2) les références des ouvrages dont sont tirées les citations de cet article.

Appendice: liste des éditions, traductions et commentaires consultés

Madame Dacier 1716
Voss 1781
Ernest 1814
Boissonade 1824
Kayser 1828
Bothe 1834
Barest 1842
Koch 1852
Ameis-Hentze-Cauer 1856-1910
Kirchoff 1859
Düntzer 1863-64
Hayman 1866-82
Paesi 1867-71

Leconte de Lisle 1868
 Merry 1870
 Nauck 1874
 Pierron 1875
 Merry, Riddell, Monro 1876
 Ludwich 1889-91
 Bérard 1924
 Scheindler 1925
 Dufour et Raison 1941
 Von der Mühl 1946
 Jaccottet 1955
 Schadewaldt 1958
 Fitzgerald 1961
 Meunier 1961
 Kazantzakis-Kakridis 1965
 Weiher 1974
 Shewring 1980
 Privitera 1981
 Pabon 1982
 Heubeck, West, Hainsworth 1988
 Calvo 1996
 Murray 1995
 McCrorie 2004
 Huddleston 2006

2) Bibliographie

- BAREST Eugène, *Homère, Odyssée*, Paris, Lavigne, 1842.
 BERARD Victor, *L'Odyssée, « poésie homérique »*, t. 1 (I-VII), Paris, Les Belles Lettres, 1972.
 CHANTRAINE Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1968-1980.
 Madame DACIER, *L'Odyssée d'Homère*, traduite en français, avec des remarques, par Madame Dacier, Paris, Rigaud, 1716.
 DINDORF Wilhelm, *Scholia graeca in Homeri Odysseam*, Oxford, 1855.
 DUENTZER Heinrich, *Homers Odyssee*, t. 1 (I-VIII), Paderborn, 1863.
 EUSTATHE, *Eustathii commentarii ad Homeri Odysseam*, t. 1, Leipzig, Weigel, 1825.
 FITZGERALD Robert, *Homer, The Odyssey*, New York, 1963.
 JACCOTTET Philippe, *Homère, L'Odyssée*, Paris, La Découverte, 1989.
 LECONTE de LISLE, *Homère, Odyssée*, Paris, Presses Pocket, 1989.
 LIDDELL Henry George, SCOTT Robert, JONES Henry Stuart, *Greek-English Lexicon*, Oxford, Clarendon Press, 1968.
 McCRORIE Edward, *Homer, The Odyssey*, Baltimore and London, John Hopkins University Press, 2004.
 MERRY W. Walter, *Homer, Odyssey*, t. 1 (I-XII), Oxford, Clarendon Press, 1888.
 MERRY W. Walter, RIDDELL James, MONRO David Binning, *Commentary on the Odyssey*, Oxford, Clarendon Press, 1886.
 PIERRON Alexis, *L'Odyssée d'Homère*, t. 1 (I-XII), Paris, Hachette, 1887.
 SHEWRING Walter, *Homer, The Odyssey*, Oxford, University Press, 1980.
 VON DER MUEHLL Peter, *Homeri Odyssea*, Bâle, 1946.